L'AMOUR
A L'ÉPREUVE,
COMÉDIE.

(4

L'AMOUR
A L'ÉPREUVE,
COMÉDIE.
EN UN ACTE, EN VERS.

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le Vendredi 13 Août 1784,

Le prix est de 24 sols.

A PARIS,

Chez { PRAULT, Imprimeur du Roi, Quai des Augustins.
BRUNET, Libraire, Place de la Comédie Italienne.

1784.

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI

72129

PERSONNAGES.

LAINVAL, jeune Tuteur.	M. GRANGER.
ROSALIE.	Mlle. DUFAYEL.
DORLIS, Amant de Roſalie.	M. REYMOND.
MARTON, Suivante de Roſalie.	Mde. REYMOND.

(*La Scene eſt dans la Maiſon de Lainval.*)

L'AMOUR A L'ÉPREUVE,

COMÉDIE.

Le Théâtre doit repréſenter un Salon, dans lequel on a pratiqué un Cabinet : il doit y avoir une Table munie de ce qu'il faut pour écrire.

SCENE PREMIERE.

MARTON, (*une Lettre à la main.*)

DE qui vient cette lettre? Elle eſt pour moi; Voyons:
Je ne reconnois pas l'écriture. Liſons,
Cela m'inſtruira mieux.

» Je ne ſais, ma chere Marton, ſi tu as entendu
» parler à ta belle maîtreſſe du Chevalier Dorlis.

Me tutoyer d'avance!
Ce Monſieur, paroît faire aiſément connoiſſance.

» Apprends que je l'adore, que je deſire la voir
» pour lui parler du plus violent amour. Je compte

» pour cela ſur tes ſoins; compte auſſi ſur ma recon-
» noiſſance. Dans une heure je me rendrai chez vous;
» fais en ſorte que je puiſſe tomber aux pieds de la
» charmante Roſalie, je ſerai le plus heureux des hom-
» mes, & tu ſeras la plus récompenſée des ſoubrettes ».

Fort bien! Rien n'eſt plus clair. Pourquoi m'écrire ainſi?
Il me connoît à peine, & ne vient point ici.
Mais ſeroit-il aimé? Pourquoi pas! Ma maîtreſſe
Le voit aſſez ſouvent, je crois, chez la Comteſſe.
Débrouillons ce myſtere: allons, ſoyons au fait,
Il eſt honteux pour moi d'ignorer un ſecret.

SCENE II.

ROSALIE, MARTON.

MARTON.

Vous voilà! quoi! toujours votre air mélancolique?

ROSALIE.

Je m'ennuis, & je vais faire de la muſique
Pour me diſtraire un peu.

MARTON.

C'eſt bien; mais un moment.
Cet ennui vous vient-il tout naturellement?
N'a-t-il pas quelque cauſe?

ROSALIE.

Et s'il vous plaît, laquelle?

MARTON.

S'il venoit de l'amour;

ROSALIE.

Allons....

MARTON.

Mademoiſelle,
Aurois-je deviné?

ROSALIE.

Très-mal. On peut, je crois,
S'ennuyer ſans aimer.

MARTON.

Sans doute. Mais par fois,
L'ennui mene à l'amour; c'eſt la marche à votre âge.

ROSALIE.

Ce n'eſt donc pas pour moi.

MARTON.

C'eſt pourtant bien dommage;
Car j'ai fait un Roman, ma foi des plus jolis.
Vous voyez, chez Orphiſe, aſſez ſouvent Dorlis.
J'ai ſuppoſé d'abord qu'il avoit ſçu vous plaire,
C'eſt naturel; que vous n'en faiſant pas myſtere,
Me le diriez; c'eſt ſimple: & que moi prudemment
J'introduirois ici quelquefois votre amant;
C'eſt l'ordre, & vous voyez que cela va de ſuite.

ROSALIE.

Chez Orphiſe, il eſt vrai, Dorlis vient en viſite,
Je le vois, comme un autre : & je ne ſais pourquoi
Vous ſuppoſez ainſi qu'il eſt aimé de moi.

MARTON.

C'eſt votre dernier mot.

ROSALIE.

Sans doute.

MARTON.

en conſcience !

ROSALIE.

Mais, Marton...

MARTON.

Il n'a pas un peu la préférence ?

ROSALIE.

Vous m'impatientez.

MARTON.

Pour la derniere fois,
Songez que j'aurois pu protéger votre choix.

ROSALIE.

Je n'en ai pas beſoin.

MARTON.

Votre Tuteur m'épie,
Je voudrois confirmer ſes ſoupçons.

ROSALIE.

Je vous prie
De me laiſſer tranquille.

MARTON.

Il eſt affreux pour moi,
De voir qu'il me ſoupçonne, étant de bonne foi.
Vous n'aimez pas Dorlis?

ROSALIE.

Quelle tête eſt la vôtre!

MARTON.

Hé bien, ſi ce n'eſt pas celui-là, c'eſt un autre;
Vous aimez ſûrement, tout le prouve, le dit.
Je m'y connois.

ROSALIE.

Comment!

MARTON.

Et oui, tout vous trahit,
Vos ſoupirs, votre ennui, cette langueur ſi tendre
Décelent de l'amour, c'eſt trop vous en défendre.

ROSALIE.

Vous allez à la fin me donner de l'humeur.

MARTON.

Mais, n'aimeriez-vous pas plutôt votre Tuteur?
Il eſt aimable, jeune.

ROSALIE.

Oui, ſans doute je l'aime,
Et ne m'en cache pas. N'a-t-il pas pris lui-même
Le ſoin de me former & l'eſprit & le cœur?
Tous les jours occupé du ſoin de mon bonheur,
Sans ceſſe de me plaire il ſe fait une étude;
Moi, j'ai pris de l'aimer une douce habitude.
Je le dois, ſans cela je ſerois à mes yeux
Une ingrate, & pour moi c'eſt un titre odieux.

MARTON.

Bien cela; c'eſt parler. Enfin mon doute ceſſe.
Lainval eſt donc le choix de ma belle Maîtreſſe.
Il n'a qu'un ſeul défaut: malgré ma probité,
C'eſt qu'il doute toujours de ma fidélité.
Je prétends l'en convaincre en ſervant ſa tendreſſe.

ROSALIE.

Qui vous parle d'amour?

MARTON.

Vous.

ROSALIE.

Moi!

MARTON.

Qui donc?

ROSALIE.

Sans ceſſe
Vous me contrariez, c'eſt donc votre deſſein?
Si Lainval veut me voir, je ſuis au clavecin.

MARTON *ſeule.*

Je la ſuis pour avoir la confidence entiere;
Mais le mot eſt lâché; Lainval a ſçu lui plaire,
Je le vois, & Dorlis aura beau me prier,
Je reviens en ces lieux pour le congédier.

(*Elle laiſſe tomber en ſortant la Lettre de Dorlis.*)

SCENE III.

LAINVAL, (*ſeul.*)

MARTON,.. un mot... On feint toujours de mal entendre.
On vient, on va, pourquoi? Je n'y puis rien comprendre.
A qui donc cette lettre?... Et mais c'eſt à Marton...
C'eſt Dorlis qui l'écrit.... Il lui parle d'un ton
Qui fait voir leur accord. Dès long-tems j'étudie,
Quel penchant peut avoir ma chere Roſalie;
Je ne puis m'en inſtruire, & l'on tient renfermé
Si l'on aime, le nom de cet objet aimé.
Mais je vois que Dorlis eſt celui qui ſait plaire.
Pour en être plus ſûr, voyons, que puis-je faire?
Paroiſſons amoureux: la contrariété
Arrache le ſecret qui coute à la beauté;

Elle ſe trahira, je ſaurai le myſtere,
Et verrai comme il faut terminer cette affaire.
Bien vu; mais ma Pupile eſt charmante. Un moment,
En feignant de l'amour, n'allons pas être Amant.

SCENE IV.

LAINVAL, MARTON.

MARTON.

JE vous croyois ſorti.

LAINVAL.

Ma préſence, ma chere,
A-t-elle en ce moment le malheur de déplaire?

MARTON.

Non, Monſieur; mais j'ai cru....

LAINVAL.

Que je n'étois pas là;
Sans doute, vous avez des raiſons pour cela.

MARTON.

Aucune, je vous jure.

LAINVAL.

Ah! Marton eſt diſcrette,
Elle ne parle pas, mais agit en cachette.

MARTON.

Je ne ſais pas pourquoi vous me parlez ainſi?

LAINVAL.

Ah! tu ne le ſais pas, mon enfant, le voici.
Tu me vois amoureux; l'eſt-on ſans défiance?

MARTON.

Je ne le vois pas trop; ſoyez en aſſurance.

LAINVAL.

Connoîtrois-tu l'objet qui captive mon cœur?

MARTON.

Je ſais que cet objet répond à votre ardeur;
En toute ſûreté, Monſieur, ſoyez tranquille,
Je ſais qui vous aimez.

LAINVAL.

Qui donc?

MARTON.

Votre pupile.
Allez, ne craignez rien, je vous réponds de tout.

LAINVAL.

Comment!

MARTON.

Je ſuis au fait, vous êtes de ſon goût,
On vient de me le dire.

LAINVAL.

Ah ! voyez la belle âme !
Marton, ſans l'en prier, s'occupoit de ma flamme !

MARTON.

Point de remerciemens : la curioſité
A tout fait. De s'inſtruire on eſt toujours tenté,
Notre ſexe ſurtout. J'ai ſurpris Roſalie
Par dégré ſe livrer à la mélancolie ;
Sa gaieté diſparoît & renaît tour à tour,
Elle change d'humeur mille fois dans un jour.
Je la vois ſans ſujet rêver, pleurer & rire ;
Elle ne ſait encor pourquoi ſon cœur ſoupire ;
C'eſt un deſir confus que l'âge fait germer ;
Mais ce deſir, Monſieur, c'eſt le beſoin d'aimer.

LAINVAL.

En définition tu parois un prodige.

MARTON.

En exécution je vaux bien mieux. J'ai, dis-je,
Profité d'un moment pour lui parler de vous.
Son œil s'eſt animé, puis du ton le plus doux,
Elle m'a peint l'excès de ſa reconnoiſſance :
C'étoit bien là du cœur la naïve éloquence !
Des gens indifférens on parle ſans tranſport,
C'eſt vous qu'elle préfère, ou je me trompe fort.

LAINVAL.

Elle eſt reconnoiſſante ; oui, je lis dans ſon ame,
Mais c'eſt peut-être tout ; car c'eſt toujours la femme
Pour qui l'on fait le plus, qui vous aime le moins.

MARTON.

Non, avec de l'amour on veut payer vos ſoins.

LAINVAL.

(*à part*) Me diroit-elle vrai? (*haut*) quoi j'aurois ſçu lui plaire?

MARTON.

Oui, Monſieur, tout le dit.

LAINVAL.

(*à part*) Bon, c'eſt une chimère.
Continuons mon rôle. (*haut*) il faut t'ouvrir mon cœur:
Je crains pour mon amour au retour de ma ſœur;
Dans huit jours au plus tard elle revient. D'avance
Je ſais que deux amans attendent ſa préſence;
Ils aiment Roſalie & peuvent la charmer.
Ma crainte me fait voir combien je ſais l'aimer.
J'étois de bonne foi: pouvois-je m'en défendre?
L'amour ne m'a paru d'abord qu'amitié tendre.
Trouvant des qualités dans cet aimable enfant,
J'ai voulu l'embellir des attraits du talent;
Mes efforts ſecondés ont redoublé mon zèle;
Chaque jour je voyois quelque grace nouvelle;
Mille talens naiſſans que je faiſois germer
Encourageoient mon cœur à ſe laiſſer charmer.
Il eſt ſi naturel de chérir ſon ouvrage!
L'homme ſans défiance eſt ſéduit davantage.
J'aimois ſans le ſavoir, je l'éprouve en ce jour;
Chez moi la jalouſie a décélé l'amour.

MARTON.

Mais, encore une fois, Monſieur, c'eſt qu'on vous aime;
C'eſt dit, j'ai prononcé, de plus voyez vous-même.

LAINVAL.

D'après ce que tu dis je vais me déclarer;
Comptant ſur ton ſecours je puis tout eſpérer.
Je ſors pour une affaire: & pendant mon abſence
Tâche de mieux t'inſtruire encor, car je balance
A croire à mon bonheur. Un cœur bien amoureux,
Pour n'avoir plus de doute, a beſoin d'être heureux.
Je m'en rapporte à toi, je me fie à ton zèle,
Je ſais apprécier ton amitié fidèle.

MARTON.

Vous me rendez juſtice.

LAINVAL.

Oui, je te la rends bien;
Et tu me tromperois que je n'en croirois rien.
Mais juge des méchans quel eſt ſouvent l'ouvrage!
On a voulu ſur toi jetter quelque nuage,
Me parler d'un Dorlis dont tu ſervois les feux;
Jai rejetté bien loin ce ſoupçon ſcandaleux.

MARTON.

Vous avez bien raiſon. Se peut-il que l'on penſe?....

LAINVAL.

Mais ne t'excuſe pas; tout peint ton innocence,
Ta candeur, ton air calme, oui, tout parle pour toi.

MARTON.

Vous croyez m'effrayer en vous mocquant de moi;
Je ris: on eſt bien fort quand on n'eſt pas coupable.

LAINVAL.

Tu t'échauffes, je ſors. Le hazard favorable
Quelquefois, mon enfant, dévoile des ſecrets;
Ainſi, ſi tu m'en crois, garde mieux tes billets.

(*Il lui remet la lettre de Dorlis.*)

SCENE V.

MARTON *ſeule.*

LA lettre de Dorlis! Cet incident me pique:
Voilà donc le ſujet de ſon air ironique!
Entre nous, en effet, tout paroît arrangé:
Terminons cette affaire: allons vîte un congé;
Cela ne coûte rien, ſurtout pour une femme.

SCENE VI.

DORLIS, MARTON.

DORLIS.

J'AI vu ſortir Lainval, hé bien, Marton, ma flamme...

MARTON.

A quoi penſez-vous donc? Il eſt très-dangereux.

DORLIS.

Va, le danger n'eſt rien quand on eſt amoureux.
As-tu reçu ma lettre?

MARTON.

Oui. Pourriez-vous me dire
Qui vous a pu, Monſieur, décider à m'écrire?
Nous nous connoiſſons peu. Pourquoi donc, s'il vous plaît,
Très-indiſcrétement m'envoyer ce billet?
J'ai fort à me louer de votre étourderie.

DORLIS, *lui offrant une bourſe.*

Oh! tiens, ne gronde pas, & prends, je t'en ſupplie.

MARTON.

Vous croyez me gagner en m'offrant de l'argent,
Il ne me tente pas: & j'allois à l'inſtant
Répondre à votre épître.

DORLIS.

As-tu quelque nouvelle
Qui me ſoit favorable?

MARTON.

Oui, comptez ſur mon zèle.

DORLIS.

Je ne puis trop payer.

MARTON.

Monſieur, en vérité,
Ce ſeroit vous voler.

DORLIS.

Ah! je ſuis tranſporté,
Et voudrois t'en donner mille fois davantage.

MARTON.

Reprenez votre bourſe.

DORLIS.

Oh! c'eſt me faire outrage.

MARTON.

Je la garderai donc. Mais, Monſieur, apprenez
Que je gagne bien mal l'argent que vous donnez.

DORLIS.

Comment!

MARTON.

Si vous aviez bien voulu me permettre
De vous dire pourquoi j'écrivois cette lettre,
Vous auriez modéré l'excès de vos tranſports:
Mon devoir eſt, Monſieur, de vous mettre dehors.

DORLIS.

Bon, tu badines!

MARTON.

Non. Et dans le moment même
Sortez, ce n'eſt pas vous, c'eſt Lainval que l'on aime.

DORLIS.

Ta maîtreſſe aimeroit Lainval? Je n'en crois rien.

MARTON.

Il faut que ce ſoit vous abſolument : eh bien,
Détrompez-vous, Monſieur, Lainval a ſçu lui plaire.
Il eſt jeune, galant, & lui ſervit de pere.
Orpheline à ſix ans; ma maîtreſſe a trouvé
Dans ſon couſin Lainval un mérite achevé.
Sa ſœur, ainſi que lui, tous deux d'intelligence,
Se ſont fait un plaiſir de former ſon enfance.
Elle doit à leurs ſoins, tous les talens qu'elle a;
Elle veut s'acquitter.

DORLIS.

Ah ! que me dis-tu là?
Je me croyois heureux, en aimant ta Maîtreſſe.
Tout ſembloit nous unir, naiſſance, âge, richeſſe.
Ma main dépend de moi : faut-il donc qu'un rival
détruiſe mon bonheur, & que ce ſoit Lainval ?
J'ai cru pourtant ne pas déplaire à Roſalie.
Je veux la voir.

MARTON.

Non pas, Monſieur, je vous ſupplie.

DORLIS.

Un mot. A ta Maîtreſſe as tu parlé de moi?

MARTON.

Oui.

DORLIS,

DORLIS.

Qu'a-t-elle dit?

MARTON.

Rien.

DORLIS.

Rien du tout.

MARTON.

Sur ma foi.
Je vous l'ai déjà dit, je ſais ce qu'elle penſe.

DORLIS.

A ſon âge, l'Amour ſe condamne au ſilence.
Peut-être ſon ſecret!...

MARTON.

J'aurois ſçu l'arracher,
Ou lire dans ſes yeux. Peuvent ils rien cacher?
C'eſt un miroir fidele, où ſon ame déploie,
Sans détour & ſans art, le chagrin & la joie.

DORLIS.

Puiſque tu vois ſi bien, ſois donc de bonne foi;
Marton, dans ces yeux là, tu n'as rien lu pour moi?

MARTON.

Pas le mot. Mais qui vient? O ciel! je ſuis perdue.
C'eſt Lainval... Je ne puis vous ſouſtraire à ſa vue.

DORLIS.

Ne puis-je pas ſortir ?

MARTON.

Il vous rencontreroit.

DORLIS.

Ne perdons pas la tête, & trouvons quelqu'endroit...
Sous cette table... Non.

MARTON.

Hé bien, qu'allons nous faire ?

DORLIS.

A-t on jamais rentré ſi vîte, auſſi ?

MARTON.

J'eſpere
Que dans ce cabinet... Oui l'on peut s'y cacher :
Ne faites pas de bruit : je viendrai vous chercher.
Songez qu'on entend tout.

SCENE VII.

MARTON, (*ſeule.*)

TACHONS de me remettre,
Car mon émotion pourroit me compromettre.
Faites donc le ſerment de ne jamais tromper !
L'occaſion ſurvient, on ne peut l'échapper.

SCENE VIII.

LAINVAL, MARTON.

LAINVAL.

Mon homme étoit ſorti, ma viſite eſt finie.
Mais quoi, te voila ſeule! Où eſt donc Roſalie?

MARTON.

Elle eſt au clavecin.

LAINVAL.

Marton, pour mes amours,
Devoit, s'il m'en ſouvient, me prêter ſon ſecours:
Ainſi, je la croyois auprès de ſa Maîtreſſe.

MARTON.

C'eſt vrai. Mais vous rentrez...

LAINVAL.

Trop tôt, je le confeſſe.
Tu parois inquiette?

MARTON.

Eh! mon dieu non.

LAINVAL.

Le ton
Dont tu parles, le dit.

MARTON.

Vous badinez.

LAINVAL.

Marton;
Qu'eſt-il donc arrivé?

MARTON.

Mais rien du tout.

LAINVAL.

Ton trouble
s'augmente en me parlant.

MARTON.

Moi, Monſieur!

LAINVAL.

Il redouble,
Et je te vois rougir;

MARTON.

Monſieur, je le crois bien;
Vour me parlez d'un ton... Moi, je rougis d'un rien.

LAINVAL.

(*A part.*) On me trompe, c'eſt ſûr. (*haut.*) dis-moi, je t'en ſupplie....

MARTON.

Je vais aller, pour vous, parler à Roſalie.
(*A part.*)
Tout ſe découvrira, ſi je reſte long-tems.

LAINVAL.

Je te ſuis obligé: dis-lui que je l'attens.

SCENE IX.

LAINVAL, (*seul.*)

AH! l'on a profité du tems de mon abſence;
C'eſt n'en pas perdre, au moins: de leur intelligence
Je ne puis m'éclaircir; c'eſt très-piquant. Ma foi,
J'ai voulu m'amuſer; on ſe moque de moi.

(*Il ſe tient du côté oppoſé au Cabinet, & réfléchit.*)

DORLIS (*ouvre doucement la porte du Cabinet, & paſſe ſeulement la tête.*)

Je n'entens plus de bruit, je puis quitter mon gîte;
Oh! que non!... Il eſt là le rival;... rentrons vîte
Et tâchons d'écouter.

SCENE X.

ROSALIE, LAINVAL.

ROSALIE.

AVEC empreſſement,
Je me rends à votre ordre.

LAINVAL.

Ah! parlez autrement:
Je ne dois que prier mon aimable couſine.
On veut nous ſéparer.

ROSALIE.

Vous riez, j'imagine

LAINVAL.

Non. Mais vous penſez bien, d'après mes ſoins pour vous,
Que vous ne me quittez que pour prendre un époux.

ROSALIE.

Oh, rien ne preſſe encor, je crois.

LAINVAL.

Le mariage
Bien rarement fait peur quand on eſt à votre âge.
Vous avez deux partis, c'eſt Valere & Saint-Phar.

ROSALIE.

Ils m'honorent beaucoup ; mais à parler ſans fard,
Ils ne me plaiſent pas.

LAINVAL.

Tout eſt dit : je propoſe,
Vous pouvez refuſer.

ROSALIE.

Oui. Parlons d'autre choſe.

LAINVAL.

De vos talens.

ROSALIE.

Fort bien. M'en parler, c'eſt, je crois,
Vouloir me rappeller tout ce que je vous dois.

LAINVAL.

Roſalie...

ROSALIE.

Il ſeroit un peu cruel, je penſe,
De vouloir là-deſſus me contraindre au ſilence.

Dès l'enfance élevée auprès de votre ſœur,
De la tendre amitié j'ai goûté la douceur.
Par ſes ſoins généreux j'ai retrouvé ma mere;
Par les vôtres un maître, & plus encore, un pere.
Vous vous êtes ſervi de vos droits de tuteur
Pour orner mon eſprit en inſtruiſant mon cœur.
Vous avez des talens, bientôt je les partage;
Tout ce qu'on applaudit en moi, c'eſt votre ouvrage.
Quand l'amitié conſeille on fait bien des progrès.
Vous m'avez applani le chemin des ſuccès:
Je vous dois tout, enfin, c'eſt par vous que je penſe;
Laiſſez moi le plaiſir de la reconnoiſſance.

LAINVAL.

Voulez-vous m'obliger?

ROSALIE.

Oui.

LAINVAL.

N'en parlez jamais.

ROSALIE.

Quand je vous promettrois de taire vos bienfaits,
Mon cœur me trahiroit pour en parler ſans ceſſe:
Ainſi n'attendez pas de moi cette promeſſe.
Ce ſeroit me priver du plaiſir le plus doux:
Mon ami, ſur ce point nul accord entre nous.

LAINVAL.

Tout ce qu'il vous plaira, ma belle Roſalie.
Mais de vous acquitter, s'il vous prenoit envie,
Il eſt un sûr moyen.

ROSALIE.

Quel eſt-il?

LAINVAL.

Devinez.

ROSALIE.

Comment!

LAINVAL.

Ignorez-vous l'amour que vous donnez?
Quelqu'un qui ſent pour vous la plus ardente flamme,
Qui connoît tout le prix de vous avoir pour femme,
Oſeroit demander de vous quelque retour;
Car on ſait que l'amour peut ſeul payer l'amour.
Mais d'après le refus que vous venez de faire,
Je n'oſe le nommer crainte de vous déplaire:
Epargnez-moi l'ennui de vous fâcher deux fois,
Et parlez franchement. Auriez-vous fait un choix?

ROSALIE.

Vous demandez beaucoup au moins.

LAINVAL.

Pas trop. Je penſe
Que l'amitié m'en doit faire la confidence.

ROSALIE.

Pourquoi donc exiger toujours cet aveu-là?

LAINVAL.

Pourquoi prendre plaiſir à me cacher cela?

ROSALIE.

C'eſt qu'il en coûte tant pour avouer qu'on aime!

LAINVAL.

Mais je ſuis votre ami : pour moi ſoyez de même.
Allons, un bon moment, je ſerai bien diſcret.
Vous aimez...

ROSALIE.

Moi!...Qui donc vous a dit mon ſecret?

LAINVAL.

Le voilà donc enfin, il s'eſt bien fait attendre.
En donnant de l'amour, il eſt juſte d'en prendre.
Quel eſt l'heureux mortel qui poſsède ce cœur?

ROSALIE.

Il ne le doit qu'au bien que m'en dit votre ſœur.

LAINVAL.

Fort bien; ma ſœur fait tout & moi rien.

ROSALIE.

Je vous jure
Qu'elle n'en fait pas plus.

LAINVAL.

Je vous crois, & j'augure
Que l'on vous aime autant que vous le méritez.

ROSALIE.

Je n'en ſçais rien.

LAINVAL.

Quel conte! allons vous plaiſantez.

ROSALIE.

Je ſuis de bonne foi, ſi je plais, je l'ignore.

LAINVAL.

Celui que vous aimez n'a rien dit?

ROSALIE.

Pas encore.

LAINVAL.

Eſt-il riche?

ROSALIE.

Oui.

LAINVAL.

Jeune?

ROSALIE.

Oui.

LAINVAL.

Sa naiſſance...

ROSALIE.

Je crois
Qu'en tout, vous ne pouvez qu'applaudir à mon choix.

LAINVAL, *à part.*

Seroit-ce moi? Malgré ce qu'elle vient de dire,
Je n'en crois rien; voyons.

ROSALIE.

Mais vous, daignez m'inſtruire
Par quel moyen je puis envers vous m'acquitter?

LAINVAL.

Le moyen vous plaira, ſi j'oſe m'en flatter,
Car c'eſt en épouſant celui qui ſçait vous plaire.

ROSALIE.

Quoi! Dorlis!

LAINVAL.

Non, c'eſt moi.

ROSALIE.

Vous!

LAINVAL, *à part.*

Voilà le miſtère!

ROSALIE.

Vous m'aimez?

LAINVAL.

Oh, j'ai tort.

ROSALIE.

O Ciel! que je m'en veux!

LAINVAL.

(*à part*) Il faut du déſeſpoir: (*haut*) que je ſuis malheureux!

ROSALIE.

Vous, Lainval! je ne puis en ſoutenir l'image.

LAINVAL.

Mais, d'après votre aveu, celui qui vous engage
Peut-être n'aime pas, & vous le préférez!

ROSALIE.

Non, j'oublierai Dorlis pour vous.

LAINVAL.

Vous l'oublirai;

Bien vrai.

ROSALIE.

Vous m'aiderez à me vaincre moi-même.

LAINVAL.

Mais, vous l'aimez donc bien fort, ce Dorlis?

ROSALIE.

Comme on aime
Pour la premiere fois.

LAINVAL.

Mais, malgré votre amour,
Enfin, s'il n'alloit pas vous payer de retour.

ROSALIE.

Ah! s'il m'aime, je veux ignorer ſa tendreſſe.
Donnez-moi des conſeils, pour dompter ma foibleſſe;
M'acquitter envers vous, & vous rendre ce cœur,
Qui devroit, ſans Dorlis, répondre à votre ardeur.
Je vous conſulterai, vous lirez dans mon ame;
Vous verrez mes efforts, pour éteindre ma flamme,
Les progrès que fera ma raiſon chaque jour,
Et l'amitié bientôt ſe changer en amour.
Je ne cacherai rien, mes combats, ni mes peines:
Fuyons Dorlis, l'abſence aide à rompre nos chaînes,
Mon cœur ne cherche pas à ſe vaincre à demi:
Des progrès de l'amant, j'inſtruirai mon ami.
Par de talens nouveaux, cherchez à me diſtraire,
Vous accumulerez mille droits pour me plaire.
Je m'efforcerai même à les augmenter tous,
Et j'oublierai Dorlis, pour ne penſer qu'à vous.

LAINVAL.

Combien vous me charmez ! Être aimable & ſenſible ;
Cet aveu t'embellit encor s'il eſt poſſible.
Tu me vois ennivré de tes bontés pour moi,
Et tu verras combien je ſuis de bonne foi.
Mais, je veux être ſeul, je ſors, & vais écrire.

ROSALIE.

Voilà ce qu'il vous faut ; c'eſt moi qui me retire ;
Mais, ſongez, mon ami, que je n'ai qu'un ſouhait,
Il eſt de réparer tout le mal que j'ai fait.

SCENE XI.

LAINVAL (*ſeul.*)

VOILA donc ce ſecret dont je voulois m'inſtruire!
Comme il ne faut qu'un rien ſouvent pour nous ſéduire!
Ma raiſon chanceloit, & je ſens à mon tour,
Qu'on ne doit badiner jamais avec l'Amour.
Oui, même en ce moment, je ne ſuis pas tranquille.
Mais il eſt bien permis de chérir ſa pupille.
De l'amour qu'elle ſent, Dorlis eſt donc l'objet?
Il n'en ſait rien... J'en doute. Il me vient un projet.
Je ne ſais ſi je dois rompre ou former leur chaîne.
Ecrivons... Mon projet cauſera quelque peine.
Mais, je veux qu'en ce jour, ils connoiſſent tous deux,
Ce qu'il en peut couter pour combattre ſes feux.
Fort bien. Pour m'amuſer, puiſque je les raſſemble,
Je veux les intriguer en les mettant enſemble,

Les contraindre tous deux à cacher leur ardeur :
Je puis ſans cruauté leur faire un peu de peur.
Marton.

SCENE XII.

LAINVAL, MARTON.

MARTON.

PLAIT-IL, monſieur,

LAIVAL.

Envoyez cette lettre.

(*Il ſort.*)

MARTON.

A Dorlis... Je n'ai pas bien loin pour la remettre.

(*Elle ouvre la porte du Cabinet.*)

Venez beau priſonnier.

SCENE XIII.

DORLIS, MARTON,

DORLIS, (*lui ſautant au col.*)

LAISSE-MOI t'embraſſer,
Je te dois tout.

MARTON.

Permis à vous de le penſer.

DORLIS.

Partage mes tranſports & mon bonheur ſuprême,
Comment tu ne ſçais pas?

MARTON.

Non.

DORLIS.

Hé bien, elle m'aime.
Conçois-tu ce bonheur? Pouvois-je l'eſpérer?
Je ſuis aimé... Lainval a bien fait de rentrer:
Le hazard m'a ſervi mieux que n'eût fait l'adreſſe.

MARTON.

Mais de qui ſçavez-vous cela?

DORLIS.

De ta maîtreſſe.

MARTON.

Vous l'avez donc vue?

DORLIS.

Oh, non.

MARTON

Comment avez-vous pu?

DORLIS.

Ils viennent de parler, & j'ai tout entendu.

MARTON.

Monſieur, Lainval l'épouſe.

DORLIS.

Et non, puiſqu'elle m'aime
Cela ne ſe peut pas.

MARTON.

C'eſt la vérité même.

DORLIS.

Tu ne conçois pas la force de cela ?

MARTON.

Je conçois tout. Liſez la lettre que voilà :
Mais, ce n'eſt pas ici, je crois, qu'il faut la lire.

DORLIS.

Sais tu pour quel ſujet, Marton, il peut m'écrire?

MARTON.

Je l'ignore.

DORLIS.

Voyons. (*Il lit.*)

» Faites-moi le plaiſir, Monſieur, de paſſer chez-moi,
» ſi cela ne vous dérange pas.

Quel bonheur ! Que crains tu?
Il m'écrit de venir, me voilà tout venu.

MARTON.

Songez qu'il faut le tems d'aller porter la lettre
Et de venir ici; tout peut me compromettre,
Si vous reſtez encor.

DORLIS.

Pour calmer ton ſouci,
Je ſors, mais je reviens dans le moment ici.

SCENE

SCENE XIV.

MARTON (*seule.*)

JE respire à la fin; je crois en être quitte.
Quoi, déjà!. Ciel!..Monsieur, ah! sauvons nous bien vîte,
Ils se sont rencontrés.

SCENE XV.

LAINVAL, DORLIS.

LAINVAL.

JE ne m'attendois pas
A vous trouver.

DORLIS (*a part.*)

Ni moi non plus, quel embarras!
(*Haut.*)
Je viens...

LAINVAL.

Non, vous sortiez.

DORLIS.

Si vous vouliez permettre...

LAINVAL.

Vous ne pouvez encore avoir reçu ma lettre;
Vous avez donc vous-même affaire à me parler?

DORLIS.

Monſieur, pas autrement.

LAINVAL.

Pourquoi donc vous troubler?

DORLIS.

Je ſuis calme.

LAINVAL.

Parlez.

DORLIS.

Je ne ſais que lui dire.
Monſieur, je prévoyois... que vous alliez m'écrire.

LAINVAL.

Mais, vous voyez de loin.

DORLIS.

N'importe, me voilà;
Vous vouliez me parler, parlons.

LAINVAL.

Laiſſons cela,
J'y conſens, (*à part.*) vous allez le payer. (*haut.*) J'imagine
Que vous n'ignorez pas mes ſoins pour ma couſine.

DORLIS.

Elle eſt toute charmante.

LAINVAL.

Oui. Vous ſavez auſſi;
Sans vouloir me flatter, combien j'ai réuſſi.

DORLIS.

Ne me conſultez pas, je la trouve parfaite.

LAINVAL.

Vous avez de bons yeux. Mais pour payer ſa dette,
Elle eſt déterminée à me donner ſa main.

DORLIS.

Décidément.

LAINVAL.

Très-fort, peut-être dès demain.

DORLIS.

C'eſt bien prompt.

LAINVAL.

Je vous crois trop prudent & trop ſage
Pour chercher à troubler la paix de mon ménage;
Et c'eſt pourquoi, Monſieur, je vous avois écrit.
A votre âge aiſément un doux eſpoir ſéduit.
Dans vos ſociétés vous voyez Roſalie,
Il eſt tout naturel de la trouver jolie,
D'interpréter pour ſoi quelque léger regard
Qu'une belle ſur nous a jetté par hazard:
On ſe laiſſe ſéduire, & pour voir ce qu'on aime,
On ſe croit tout permis: vous le prouvez vous-même
Aujourd'hui: ſoyez vrai; tout me fait entrevoir
Que ce n'eſt pas pour moi que vous veniez me voir.

DORLIS.

Vous valez bien la peine...

LAINVAL.

Ayons de la franchiſe;
J'en ſais trop pour qu'ici votre cœur ſe déguiſe.

DORLIS.

Au moins je ſerai vrai, ſi je ſuis malheureux.
J'adore Roſalie, oui, Monſieur, & mes vœux
Étoient d'avoir ſa main. La fortune jalouſe...

LAINVAL.

Il n'y faut plus penſer, Monſieur, puiſque j'épouſe.
J'aime auſſi Roſalie, & ma tranquillité
Dépend dans ce moment de votre honnêteté.

DORLIS.

De moi!

LAINVAL.

De vous.

DORLIS.

Comment!

LAINVAL.

Gardez bien le ſilence
Sur votre amour.

DORLIS.

Et mais vous vous mocquez, je penſe.

LAINVAL.

Que Roſalie ignore à quel point vous l'aimez.

DORLIS.

Mais je ne la vois pas, Monſieur, vous badinez.

LAINVAL.

Non. Vous allez la voir.

DORLIS.

Je verrai Rosalie !
Comment, je vous devrois le bonheur de ma vie !
Vous consentez donc.

LAINVAL.

Oui, mais apprenez pourquoi.
J'ose me confier à votre bonne foi.
Quoiqu'honnête, étant jeune on est charmé de plaire ;
Vous êtes fort aimable ; il pourroit bien se faire
Que croyant voir en vous quelque tendre retour,
Rosalie ait connu...je ne dis pas l'amour.

DORLIS, *à part.*

Oh, je sais que penser là-dessus.

LAINVAL.

Je vous prie
De lui dire qu'on doit la trouver fort jolie,
Mais que vous n'aimez pas.

DORLIS.

Moi ! je ne mens jamais.

LAINVAL.

Pour le bien de nous trois il le faut, Monsieur.

DORLIS.

Mais
Pourquoi me demandez-vous l'impossible ? Je gage
Que l'on verroit mes yeux démentir mon langage.

LAINVAL.

Ah ! dois-je m'immoler ? Je m'en rapporte à vous ;
C'est à vous de céder quand je deviens époux.

Mais ſi les procédés coûtent tant à votre ame,
Je ſaurai, ſans cela, voir couronner ma flamme,
Jouir ſans ce ſecours du deſtin le plus doux,
Et vous pouvez, Monſieur, vous retirer chez vous.

DORLIS.

Non; encore un moment, Monſieur, je vous ſupplie.
Vous voulez qu'à l'inſtant je diſe à Roſalie
Que je ne l'aime pas.

LAINVAL.

Oui.

DORLIS.

Je m'éforcerai
Pour vous plaire;

LAINVAL.

Fort bien.

DORLIS, *à part.*

Du moins je la verrai.

LAINVAL.

Dites lui que je dois avoir la préférence.

DORLIS.

Oui, Monſieur;

LAINVAL.

Qu'en ce jour vous jouiſſez d'avance
De la ſavoir heureuſe.

DORLIS.

Oui, Monſieur,

LAINVAL.

Que pour vous
Vous allez être ailleurs le plus heureux époux.

DORLIS, (*impatienté.*)

Oui, Monſieur, je ſais bien tout ce qu'il faudra dire;
Mais je voudrois la voir... Je ſouffre le martyre.

LAINVAL.

Je veux la prévenir un peu de tout cela.
Paſſez pour un inſtant dans cette chambre là.
Marton.

SCENE XVI.

LAINVAL MARTON.

MARTON.

MONSIEUR,

LAINVAL.

Allez dire à votre maîtreſſe
De venir me parler... Un mot. Votre fineſſe
Étoit un peu groſſière, à propos.

MARTON.

Mais en quoi?

LAINVAL.

Parlerez-vous encor de votre bonne foi?

MARTON.

Certainement, Monſieur, je ſuis incorruptible.

LAINVAL.

Vous avez des talens, vous êtes ſuſceptible
De tromper votre maître, & de mentir encor;
Voilà des qualités qui valent un tréſor.

MARTON.

Vous croyez plaiſanter? J'en ſuis un; l'apparence
A fait plus d'une fois condamner l'innocence,
Et vous me ſoupçonnez le plus injuſtement...

LAINVAL.

Quoi, Dorlis n'étoit pas dans mon appartement?

MARTON.

Si fait, Monſieur,

LAINVAL.

Hé bien!

MARTON.

Hé bien, que cela veut-il dire?

LAINVAL.

Que c'eſt vous qui prenez le ſoin de l'introduire.

MARTON.

Pas un mot de cela, quoique vous en diſiez.

LAINVAL.

Vous oſez ſoutenir?

MARTON.

Si vous me connoiſſiez,
Vous ſauriez que Dorlis a trompé mon adreſſe,
Qu'il eſt bien malgré moi venu voir ma maîtreſſe,

Qu'il m'a pour le ſervir offert plus d'un préſent,
Et que j'ai tenu bon à l'aſpect de l'argent.

LAINVVL.

Vous avez refuſé ?

MARTON.

Non, j'ai pris; mais mon zèle
N'en a jamais ſouffert; & pour Mademoiſelle,
Je ſuis pis qu'un argus.

LAINVAL.

Tu peux de bonne foi ?...

MARTON.

Vous ne me croyez pas; je fais bien, c'eſt pour moi.

LAINVAL.

Tu n'as pas, de Dorlis, appuyé la tendreſſe ?

MARTON.

Non, Monſieur.

LAINVAL.

Il n'a pu parler à ta maîtreſſe !

MARTON.

Pas du tout.

LAINVAL.

Quoi, tu n'as pas remis le plus petit billet ?

MARTON.

Non, pas l'ombre d'un ſeul; & de plus, s'il vous plaît,
J'ai tant fait, que Dorlis n'a pu voir Roſalie.

LAINVAL.

A la fin, il faudra que je te remercie.

MARTON.

Vous ne feriez pas mal.

LAINVAL.

Pour être sûr de toi,
Je vais chez ta maîtresse.

MARTON.

Allez. Ma bonne foi
Est toujours soupçonnée? Ah! c'est trop fort. J'espere
Qu'on me corrigera bientôt d'être sincere.
C'est ce Monsieur Dorlis... Ah! je vais de grand cœur,
Le servir de façon, qu'il paye bien ma peur.

SCENE XVII.

DORLIS, MARTON.

MARTON.

ENCORE ici?

DORLIS, (*tristement.*)

Lainval m'a prié de l'attendre,
Ne crains rien.

MARTON.

Comment, lui! cela doit me surprendre.

DORLIS, (*plus tristement encore.*)

Je vais voir Rosalie.

MARTON.

Allons...

DORLIS.

C'eſt arrangé;
Pour recevoir...

MARTON.

Quoi donc, ſa main?

DORLIS.

Non, mon congé.

MARTON.

En vérité?

DORLIS.

Bien vrai.

MARTON.

Bien vrai; j'en ſuis fort aiſe.
J'ai bien manqué d'avoir le mien, ne vous déplaiſe;
Cela n'eſt pas plaiſant. Lainval épouſe; ainſi,
Tout calculé, Monſieur ſera de trop ici.

DORLIS.

Je t'aurois cru ſenſible; & j'avois penſé, même,
Que tu pourrois, Marton, prévenir ce que j'aime.
C'eſt pourquoi, quand j'ai vu que Lainval t'a quitté,
Je ſuis venu bien vîte, implorer ta bonté.

MARTON.

Sans doute, pour Monſieur, il faut ſe compromettre?
Mais, voyez l'étourdi, de m'écrire une lettre

Qui fait douter ici de ma fidélité,
Et de venir enſuite, implorer ma bonté.
Non, Monſieur, un congé... je vous en félicite.

DORLIS.

Ah! parbleu, c'en eſt trop!... Je vais... Non, je te quitte.
Je verrai ta maîtreſſe; & pour moi dans ce jour,
Si je n'ai pas Marton, j'aurai du moins l'amour.

MARTON.

Oh! nous verrons cela; la vengeance me guide,
Et cela rend, dit-on, une femme intrépide.

SCENE XVIII.

ROSALIE, LAINVAL, MARTON,

LAINVAL.

MAIS, encore une fois, j'ai cru m'appercevoir,
Qu'il eſt ſûr de vous plaire, & vous devez le voir;
Venez le détromper, & lui bien faire entendre,
Qu'il perdroit tous ſes ſoins, s'il vouloit vous en rendre.

ROSALIE.

Mais, vous n'y penſez pas, qu'exigez-vous de moi?
Vous avez vu tantôt quelle eſt ma bonne foi.
Mon cœur n'eſt pas tranquille, & convenez vous-même,
Qu'on eſt plus fort de loin, que près de ce qu'on aime.
Ne me forcez donc pas à recevoir Dorlis;
Partons, c'eſt le plus ſûr, je vous en avertis.

LAINVAL.

Allons, pour m'obliger, prenez en le courage.
Je vous connois assez, pour n'avoir pas d'ombrage?
Vous allez, pour jamais, lui ravir tout espoir,
Et me délivrerez du chagrin de le voir.
Je vais vous l'amener au plutôt. (*Il sort.*)

SCENE XIX.

ROSALIE, MARTON.

ROSALIE.

QUEL supplice!

MARTON.

Je m'en vais lui parler; on me croit sa complice.

ROSALIE (*à part.*)

Dorlis m'est cher, il faut le cacher de mon mieux:
Le secret de mon cœur se peindra dans mes yeux.

MARTON.

Dorlis, Mademoiselle, a la tête légere;
Il nous désoloit tous, il faut nous en défaire.

ROSALIE, (*avec humeur.*)

C'est donc là votre avis. Je ne sais pas pourquoi
Je le traiterois mal?

MARTON.

Je le sais fort bien, moi;
Pour rassurer Lainval, que son amour offense.

ROSALIE.

Eh! n'eſt-il pas certain de ma reconnoiſſance!

MARTON.

Pour la lui mieux prouver, il faut congédier....

ROSALIE.

C'eſt bien facile à dire. Il eſt très-ſingulier
De l'exiger de moi; Je ſuis hors de moi-même,
Là, que dire à quelqu'un qui n'a pas dit qu'il aime?

MARTON.

Oh! ſoyez là-deſſus bien tranquille, il le dira.

ROSALIE.

Alors, Mademoiſelle, on le congédiera.
Mais, s'il ne parle pas, je ne dois pas, j'eſpere,
Aller lui reprocher un crime imaginaire;
S'il m'aime, je l'ignore, & puiſqu'il eſt diſcret,
Puis-je ici le gronder du mal qu'il n'a pas fait.

MARTON.

Vous avez de l'humeur?

ROSALIE.

Beaucoup, Mademoiſelle;
Moderez, s'il vous plaît, l'excès de votre zèle,
Et ſortez.

MARTON (*à part.*)

Vîte, allons prévenir le Tuteur.

SCENE XX.

ROSALIE (*ſeule.*)

ME voilà ſeule ! Au moins, ſoulage toi, mon cœur.
Je vais donc voir l'objet pour qui ce cœur ſoupire !
Mais, quel tourment ! le voir & n'oſer lui rien dire ;
Il me faudra cacher le plus doux ſentiment,
Et prendre un froid dehors, pour tromper mon amant.
Pour la premiere fois, ſeule avec ce que j'aime,
Je m'en vais lui mentir, & me punir moi-même.
Quelle contrainte affreuſe ? Ah ! ce cœur agité,
Sent bien qu'il n'étoit fait que pour la vérité.

SCENE XXI.

LAINVAL, ROSALIE, DORLIS.

LAINVAL (*à Dorlis.*)

VOUS allez être ſeul ; je vous tiens ma promeſſe ;
Tenez la vôtre, au moins.

(*Bas à Roſalie.*)

Allons, point de foibleſſe.

ROSALIE.

Je ferai de mon mieux.

LAINVAL, (*haut à Roſalie.*)

Monſieur veut vous parler.

(*Bas.*)

Songez bien à quel point il faut diſſimuler ;

(*A Dorlis.*)

Votre honneur vous engage à me tenir parole.

(*à part.*)

Je crois que tous les deux ils joueront mal leur rôle.

(*Il ſort, & ſe montre de tems en tems au commencement de la Scene, ce qui retient Dorlis*)

SCENE XXII.

DORLIS, ROSALIE.

ROSALIE (*à part.*)

ALLONS, tâchons de prendre un peu de fermeté.

DORLIS (*à part.*)

On ne peut donc ſans trouble approcher la beauté!
Je tremble en la voyant... (*Haut.*) Je dois, Mademoiſelle,
Dire que ſans amour, j'ai pu vous trouver belle;
Que l'éclat de vos yeux, malgré qu'ils ſoient charmans,
N'a pas fait naître en moi de tendres ſentimens....
Que mille qualités qui ſont faites pour plaire....

(*Lainval paroît, Dorlis l'apperçoit.*)

Ne m'ont fait voir en vous qu'un mérite ordinaire....
Que vos graces n'ont pu me ſéduire jamais....
Et que je ſuis tranquille.... en voyant vos attraits.

ROSALIE.

C'eſt fort bien fait à vous.... Je vous en remercie.
Vous me rendez juſtice,... & vous m'auriez guérie,
Si l'amour-propre eût pu m'égarer un inſtant.

DORLIS.

DORLIS.

Vous ne me plaiſez pas.... à ce que l'on prétend ;
Hé bien!... je vous le dis, du mieux qu'il m'eſt poſſible.

ROSALIE.

Moi, je l'entends de même.

(*Lainval paroît.*)

DORLIS.

Oui... je ſuis inſenſible
Aux charmes que je vois.

ROSALIE.

Vous l'avez déjà dit ;
Quand on ſait une choſe, alors cela ſuffit.

DORLIS.

C'eſt qu'il m'eſt défendu de vous trouver aimable.

ROSALIE.

Je vous rends bien le change... Il paroît peu croyable
De venir me chercher pour me parler ainſi.

DORLIS.

Eh! ne voyez-vous pas qu'on m'y contraint ici?
Roſalie, arrêtez... Je ne puis plus me taire ;
Mon cœur dément ma bouche, & vous dit le contraire,
Croyez-en mes tranſports & non pas mes diſcours.
Vous-êtes à jamais l'arbitre de mes jours.
Je ne vous aime pas? Qui moi! je vous adore,
Je voudrois mille fois vous le redire encore.
J'ai promis de mentir ; mais on doit aiſément,
Quand on eſt près de vous, oublier ce ſerment.

ROSALIE.

Vous en voulez ſavoir, Monſieur, plus que moi-même.

DORLIS.

Oh! non Mais preſqu'autant. Oui, j'ai ſçu vous toucher.
Tantôt, dans cet endroit, on m'avoit fait cacher.
Jugez de mes tranſports, quand j'ai pu vous entendre?

ROSALIE (*à part.*)

Il a tout entendu. Ciel! comment me défendre?
Lainval, aſſurément, n'a pas prévu cela.

DORLIS.

Répétez-moi ce mot que vous avez dit là.
Ne me refuſez pas la grace que j'implore.
Je ſais votre ſecret, pourquoi le taire encore?
Je ſuis en vous quittant au comble du malheur,
Et je paierai bien cher ce moment de faveur.

ROSALIE.

Ah! Dorlis!

DORLIS.

Roſalie, un mot de votre bouche,
Doit-il donc vous couter, ſi mon amour vous touche?

ROSALIE.

A quoi ſervira-t-il?

DORLIS.

A faire mon bonheur.

ROSALIE.

Ce ſeroit un inſtant.

DORLIS.

C'eſt beaucoup pour mon cœur.

ROSALIE.

Puiſque vous ſavez tout, à quoi ſert de me taire ?
Je confirme l'aveu que ce cœur m'a fait faire.
Qu'il vous ſoit cher, au moins, puiſqu'il eſt ſans détour;
C'eſt le premier moment que je donne à l'amour.

DORLIS.

N'en doutez pas. Je veux m'en ſouvenir ſans ceſſe.
Quel doux aveu !

ROSALIE.

Faut-il qu'il prouve ma foibleſſe !

DORLIS.

N'importe, vous m'aimez. Convenez entre nous,
Que nous ſerions heureux, ſi j'étois votre époux;
Combien nous jouirions du bonheur l'un de l'autre.
Vous ſeriez tout mon bien, moi, je ſerois le vôtre.

ROSALIE.

Oui, je vivrois pour vous, Dorlis, pour vous aimer.
Mon cœur, à cet aveu, ſemble s'accoutumer.
Hélas ! de cet Amour, quelle eſt donc la puiſſance !
Je dois tout à Lainval, je ſens que je l'offenſe,
Sans pouvoir réſiſter au penchant le plus doux;
La raiſon eſt pour lui, mais l'amour eſt pour vous.
Faut-il nous ſéparer ?

DORLIS.

Ce ſeroit bien dommage :
Nous nous aimerions tant. Auriez-vous le courage
D'en épouſer un autre ?

ROSALIE.

Il le faut.

DORLIS.

M'aimez-vous ?

ROSALIE.

Ne le voyez-vous pas ?

DORLIS.

Hé bien, uniſſons-nous,
Pour rompre cet himen.

ROSALIE.

Perdez toute eſpérance.
Je vous aime, il eſt vrai; mais ma reconnoiſſance,
M'a fait donner ma main, & je dois en ce jour....

DORLIS.

Les vrais ſermens, ſont ceux qu'on a faits pour l'Amour.

SCENE XXIII.

LAINVAL, ROSALIE, DORLIS, MARTON.

MARTON (*conduiſant Lainval.*)

VENEZ, Monſieur.

DORLIS.

Lui ſeul détruit votre promeſſe.
Vous m'aimez; il ſuffit; tout autre intérêt ceſſe:
Votre main m'appartient, puiſque j'ai votre cœur;
Mes droits valent au moins ceux de votre tuteur.

LAINVAL.

Vous profitez fort bien du moment qu'on vous laiſſe.
Roſalie a, je crois, mieux tenu ſa promeſſe ?

ROSALIE.

Ah! pas trop bien. Il m'aime.

LAINVAL.

Et mais, votre devoir
Etoit de m'obéir.

ROSALIE (*à part.*)

Il falloit le pouvoir.

MARTON.

Je l'avois dit tantôt.

LAINVAL.

Ma bonté vous raſſemble,
Et c'eſt pour me tromper, pour me jouer enſemble;
Moi, qui comptois ſur vous, ſur votre bonne foi.

DORLIS.

A ma place, Monſieur auroit fait comme moi.

LAINVAL.

Vous oſez me parler! trahir ma confiance!
Manquer à ſa parole en rompant le ſilence!
Ah! c'eſt affreux, Monſieur. Et vous, qui l'écoutez,
Deviez-vous donc ainſi répondre à mes bontés?

ROSALIE.

Lainval....

LAINVAL.

Ne cherchez pas d'excuſe à cet outrage.
J'attendois plus de vous, Roſalie: à votre âge,
L'amour peut un inſtant éclipſer la raiſon;
Mais elle doit avoir ſon tour: & ſans façon,
Sans vous faire prier, terminons cette affaire.
J'ai bien des droits ſur vous.

DORLIS.

J'en ai plus, je ſais plaire.

LAINVAL.

Moi, je dois épouſer; & je veux devant vous,
Que Roſalie ici me prenne pour époux;
C'eſt là le ſeul moyen de calmer ma colere.
Allons, Mademoiſelle, il faut me ſatisfaire;
Vous me l'avez promis..... Donnez-moi votre main.

MARTON.

C'eſt bien juſte.

DORLIS.

Monſieur....

LAINVAL.

Quoi, je vous parle en vain!

ROSALIE.

Mais.....

LAINVAL.

Allons donc, la main... Je vois qu'il faut la prendre.
(*Il la tient un moment. Dorlis & Roſalie ſont conſternés.*)
Mais ne voyez-vous pas que c'eſt pour la lui rendre?

ROSALIE.

O Ciel!

DORLIS.

Comment payer Monſieur?

LAINVAL.

Soyez heureux.
(*à part.*)
Voilà comme ſouvent on paroît généreux!

DORLIS.

Ma femme! Ah! mon ami!

ROSALIE.

Dorlis m'eſt cher, ſans doute;
Mais je renonce à lui, pour peu qu'il vous en coûte.

LAINVAL.

De ce cœur délicat, je n'attendois pas moins:
J'ai fait beaucoup pour vous; mais vous payez mes ſoins.
J'ai mis ce petit cœur quelqu'inſtant à la gêne;
Le plaiſir eſt plus grand, s'il vient après la peine.
Puiſque vous me cachiez vos deſirs les plus doux,
Il a fallu vous rendre heureuſe malgré vous.
Je voulois un mari ſenſible, aimé, ſincere,
Je le trouve en Dorlis; & je n'ai cru mieux faire
Que d'exiger ce que vous ne pouviez tenir.
Vous me le pardonnez? c'étoit pour vous unir.

DORLIS.

Qui, nous, vous en vouloir?

ROSALIE.

C'eſt moi qui vous offenſe.
Ce dernier trait ajoute à ma reconnoiſſance.
Des mains de l'amitié, je reçois mon époux;
mais mon cœur pour jamais, ſe partage entre vous.

MARTON.

Je crois qu'il étoit dit, qu'en dépit de mon zèle,
J'agirois de travers. Cette leçon nouvelle,
Un jour me ſervira. Je vois, crainte d'erreur,
Qu'il vaut mieux protéger un Amant qu'un Tuteur.

FIN.

72129